

L'Anachronique du flâneur N°6



John Koenig, Huile sur toile 1989, Coll.M. A-L.

J'aimerais aujourd'hui aller flâner du côté de « *La Lucarne des Ecrivains* », une librairie chère à mon cœur parce que c'est là que j'ai rencontré Mylène Vignon, sans qui je n'aurais jamais eu le plaisir d'écrire dans « *Saisons de Cultures* ». Le regretté Claude Duneton (1935-2012), romancier, acteur et longtemps chroniqueur de la langue française au « *Figaro* », en compagnie d'un autre écrivain, Jacques Cassabois, et d'un libraire-auteur, Armel Louis, avait été à l'origine de la création de cette librairie indépendante, 115 rue de l'Ourcq, dans le 19^e arrondissement de Paris.

C'était bien sûr aller à contre-courant, à une époque qui voyait la plupart des librairies se changer en kiosques à journaux, ou en rayon-livre de supermarchés, chargés d'écouler au plus vite les nouveautés livrées par les maisons d'édition, denrées périssables à consommer ou retourner avant la date indiquée. Rares demeuraient les librairies reflétant les choix d'un libraire éclairé, capable de guider ses visiteurs dans leurs lectures et de leur mettre entre les mains des livres susceptibles de les intéresser.

Nous parlions de cette situation lorsque j'ai dit à Claude Duneton que si cette librairie, créée par une association d'écrivains, publiait quelque chose, elle aurait un rayonnement tout autre. Il fut immédiatement de mon avis et demanda à une de ses amies, Gisèle Joly, d'assurer la première coordination de la Gazette (chose qu'elle n'avait encore jamais faite mais qu'elle fit avec courage et talent pendant près de deux ans). C'est ainsi que *La Gazette* de la Lucarne des écrivains est née.

Elle en est à son 62^e numéro. Au fil des ans, une par mois, j'y ai égrené des petits textes, souvent autobiographiques, sur des thèmes divers et variés. Mais le thème de la Gazette de septembre m'a tout particulièrement interpellé : « *On ne meurt d'amour qu'au cinéma ?* » J'ai écrit

« *Qui peut se vanter de ne jamais, au grand jamais, de toute sa vie, y avoir pensé ? Même Aragon a voulu se jeter dans un canal à Venise quand Nancy Cunard, la riche héritière, lui a préféré Henry Crowder, un pianiste de jazz noir américain !* »

Mais voilà que ce « *même Aragon* » m'a entraîné dans une flânerie anachronique qu'une seule page de la Gazette n'aurait jamais pu contenir. Seule la gratuité du net (qui par définition ne mange pas de papier et ne coûte rien à celui qui vous édite) me permet de partager avec vous cette divagation :

Les trois suicides de Louis Aragon

J'ai découvert qu'Aragon avait fait trois T.S., trois tentatives de suicide. La première, métaphorique, était un poème du « *Mouvement perpétuel* » intitulé « *Suicide* », écrit en 1922. La deuxième était la destruction par le feu en 1927, de « *La Défense de l'Infini* », ce roman dont il disait avoir écrit 1500 pages. Et la troisième eut lieu, en 1928, à Venise quand Aragon ne se jeta pas dans un canal, comme je l'avais imaginé de manière romanesque,

mais avala des barbituriques dans une chambre d'hôtel et fut sauvé malgré lui.

Il fallut qu'Aragn meure vraiment le soir de Noël 1982 pour que de minuscules notes en bas de page deviennent les titres en caractères gras de sa biographie : Il était le fils naturel d'un préfet de police, Louis Andrieux, et ne le sut qu'à vingt ans lorsque, Marguerite Toucas¹, qui jusqu'alors s'était toujours fait passer pour sa sœur, lui révéla qu'en réalité, elle était sa mère. De même, la préférence longtemps cachée de Louis Aragn pour la compagnie des garçons ne fut ouvertement révélée que dans les dernières années de sa vie, bien après la mort d'Elsa.

J'ai connu Aragn grand patron des Lettres Françaises, dans le rôle du mari exemplaire, chantre de son Parti et d'une seule muse, son épouse Elsa Triolet. Les personnages les plus rébarbatifs lui pardonnaient les désordres de sa jeunesse surréaliste parce qu'il faisait entendre avec éloquence ce que beaucoup de gens, à l'époque, croyaient être la voix du peuple. Comme toute une génération, je fredonnais, sur les musiques de Georges Brassens, de Léo Ferré ou de Jean Ferrat « *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* », « *Il n'y a pas d'amour heureux* ». ou « *Avec le temps, va, tout s'en va...* »

« L'activité d'un individu, seule la mort en arrête le développement, et alors, ce qui importe, c'est la signification générale d'une vie, et non pas les détails de cette vie, édification ou scandale pour les uns ou pour les autres. »

Voilà ce qu'écrivait Aragn, comme s'il avait eu la prescience de critiques futures, dans la « *Lettre à Vielé-Griffin* », l'un des

¹ Après voir tenu, dans l'enfance d'Aragn, une pension de famille Avenue Carnot (Paris 17^e), elle traduisit et adapta de l'anglais des romans policiers dans les années Trente sous le nom de Marguerite Toucas-Massillon...

fragments épargnés d'un volumineux manuscrit « *La Défense de l'Infini* » qu'il détruisit en le brûlant à Madrid en prélude à sa rupture avec Nancy Cunard.

Un autre fragment, « *Le Con d'Irène* », échappa lui aussi à la destruction parce qu'il était déjà paru en 1928, sous le manteau, dans une édition illustrée par André Masson. Il n'était pas signé du nom d'Aragon mais du pseudonyme Albert de Routisie. Ce livre étonnant, pourtant un véritable joyau de la littérature érotique de langue française, Aragon, son père, le traita comme un enfant naturel, et ne voulut jamais le reconnaître. « *Le Con d'Irène* » survécut ainsi au « suicide » littéraire de « *La Défense de l'Infini* » perpétré par Aragon. Il ne s'agit pas d'un autodafé (acte de foi) mais plutôt d'un geste de rage, face à tous les interdits qui à l'époque pesaient sur lui : non seulement ceux de la morale conventionnelle en matière de sexualité, mais aussi l'inexorable interdit dont les Surréalistes avaient frappé le roman. Il surmonta largement par la suite cette interdiction première puisque depuis « *Anicet ou le Panorama* » paru en 1921, jusqu'à « *Le Mentir Vrai* » en 1980, en passant par « *Les Communistes* » en six volumes, écrits entre 1949 et 1951, il ne publia pas moins de vingt-huit romans de son vivant.

En 1968, Régine Desforge, sur la suggestion de son grand ami Jean-Jacques Pauvert, réédita « *Le Con d'Irène* » sous le titre expurgé d'« *Irène* ». Mais on avait eu beau scander à l'époque au Quartier Latin « Interdit d'interdire », cela lui valut quand même un procès.

Quarante ans plus tôt, l'Aragon dadaïste avait déjà écrit dans « *Le Mouvement perpétuel* » un poème intitulé

SUICIDE

A b c d e f
g h i j k l
m n o p q r
s t u v w
x y z

Rien d'autre que la juxtaposition dans l'ordre alphabétique des vingt-six lettres de l'alphabet sur cinq lignes d'inégale longueur. N'était-ce pas, métaphoriquement, le suicide d'un poète que d'aligner toutes les lettres de l'alphabet sans leur insuffler la moindre signification ?

Dans la page qui précède Poésie/ Gallimard p.82, on peut lire :

PERSIENNES

Persienne Persienne Persienne

Persienne persienne persienne
persienne persienne persienne persienne
persienne persienne persienne persienne
persienne persienne

Persienne Persienne Persienne

Persienne ?

C'était un poème qui se terminait par un point d'interrogation. La répétition du même mot voulait-elle permettre de visualiser ce qu'il désignait ? Était-ce un calligramme imitant les lattes parallèles de persiennes laissant filtrer sur le mur de la page de fines lignes d'ombre et de lumière ? Est-ce une question idiote de ce genre qui me valut cette réponse d'Aragon que

j'entends encore : « *Imagine, Petit, la fatigue pour l'écrire, et le mouvement du poignet !* ».

C'était l'époque où, il sortait du carcan politique. Quatre ans après la mort d'André Breton, il écrivait dans « *Les Lettres Françaises* » de grands articles intitulés « Lautréamont et nous ». Il m'avait envoyé rendre compte de la dernière exposition du Surréalisme organisée par Breton à la Galerie de l'Œil en décembre 1965. J'en avais profité pour parler de la publicité dans le métro et aux arrêts de bus en espérant m'en tirer par un jeu de mot dans le titre : « Le Surréalisme à l'œil ». Aragon amorçait ce virage qui, l'amenant à se remémorer et non plus à renier ses années surréalistes, le rapprocherait des jeunes gens dont il aimerait s'entourer à la fin de sa vie. Alain Jouffroy, qui préfaçait une réédition du « *Mouvement Perpétuel* » chez Gallimard, avait été un proche de Breton. Il déclarait sa volonté de réconcilier en pensée ces deux hommes qui pendant plus de quinze ans avaient exercé l'un sur l'autre une si profonde influence et qui avaient opéré ensemble un véritable bouleversement de l'univers poétique.

A l'époque où je l'ai souvent vu, à la fin des années 1960 et au début des années 70, je ne savais rien d'un épisode pourtant marquant de la vie d'Aragon : sa tentative de suicide à Venise en 1928. Elle avait été provoquée par sa rupture avec Nancy Cunard, la riche héritière de la *Cunard Line* – la première ligne de paquebots à vapeur à avoir effectué la liaison transatlantique entre Liverpool et New York. Revendiquant l'égalité des hommes et des femmes, y compris dans la liberté de choisir leurs partenaires sexuels, Nancy au lieu d'être vénérée comme une pionnière, fut considérée comme une femme fatale. Elle avait préféré à la compagnie d'Aragon celle d'un pianiste de jazz noir américain en tournée à Venise du nom d'Harry Crowder.

Poétesse, éditrice, activiste, une société machiste n'a voulu voir en elle que le prototype même de la Garçonne. On ne retint

que le nom et le nombre de ses amants illustres, en oubliant le courage avec lequel elle lutta toute sa vie contre le racisme, le fascisme italien ou le franquisme en Espagne. Ecrire *Black Man and White Ladyship*, (Le Noir et la féminité blanche.) au début des années Trente, dans lequel elle dénonçait le racisme de sa propre mère, lui valut d'être déshéritée. Ramassée dans la rue en état d'ivresse, elle mourut à l'hôpital Cochin à Paris en 1969. Mais la tragédie de ses derniers jours n'ôte rien au rôle pionnier qu'elle joua dans la reconnaissance de la littérature afro-américaine et de ce que Tristan Tzara, que l'on compte (conte ?) parmi ses amants, appela si justement « les arts dits primitifs ».

Man Ray nous a laissé de Nancy une belle image que j'ai vue encore punaisée sur le mur d'Aragon en 1980, onze ans après la mort d'Elsa, dans sa maison de la rue de Varenne. Il l'avait alors commentée en me disant qu'un inconnu lui avait proposé (donné ou vendu, je ne me souviens plus) un de ses bracelets.



Man Ray a également immortalisé Harry Crowder, avec, en auréole ou en écharpe, les avant-bras de Nancy, reconnaissables à cette myriade de bracelets qu'elle portait. Cette étrange photo permet d'imaginer Nane, comme les intimes l'appelaient, effacée par un truquage de Man Ray ou se cachant derrière son dos.

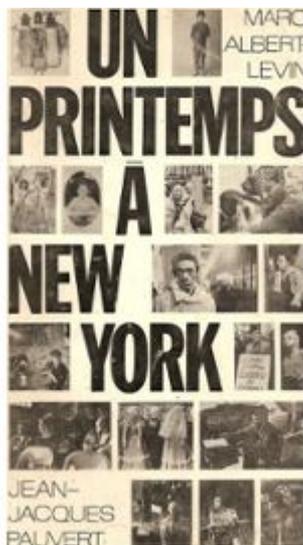
Aragon voulait suivre Nancy à Venise dans son train de vie plutôt luxueux mais il attendait pour cela l'argent d'un *Grand Nu* de Braque qu'il avait acheté 240 F. en 1922 chez Kahnweiler et pour lequel on lui avait promis 25000 F, six ans et une dévaluation plus tard.



Georges Braque : Le Grand Nu, 1905-1906, désormais coll. Musée d'art moderne de la ville de Paris

Or, en plus du désastre amoureux, cet argent tardait à arriver. Il aurait pu, romantiquement, se jeter dans un canal à Venise. Un

vers poignant décrit la jalousie qui le pousse à vouloir disparaître, la crainte d'entendre « *A son rire mêlé le rire d'un amant.* ». Plutôt que d'entendre Nane rire avec Harry Crowder, Aragon préféra aller se cacher dans un hôtel minable et s'y gaver de barbituriques. Il regretta par la suite d'avoir été retrouvé et réveillé trop tôt. Le chèque de la vente du tableau arriva après cette tentative avortée. « *Je suis revenu à Paris, j'ai dilapidé ma pauvre fortune et il ne m'en restait pas grand-chose quand j'ai rencontré Elsa un peu moins de deux mois plus tard.*»² C'était au bar de La Coupole, à Montparnasse, et depuis lors, Aragon ne cessa de chanter sur tous les tons qu'Elsa Triolet lui avait sauvé la vie.



Il m'avait dit, en me rendant le manuscrit d'« *Un Printemps à New York* », mon tout premier livre, que je lui avais donné à lire deux ans avant que Pauvert ne l'édite: « *Merci, Petit, je sais lire entre les lignes* ». J'avais d'abord pris ce commentaire énigmatique pour une boutade. Est-ce qu'il voulait dire que le plus beau se trouvait entre les lignes et qu'il restait encore à écrire ? C'est seulement plus tard que j'ai compris qu'il lui était facile de reconstituer les épisodes de cette vie agitée que je ne notais qu'en pointillés, en voulant la suggérer plutôt que la décrire. Parce que malgré le masque d'irréprochable respectabilité

² Toutes ces précisions sont tirées du « Aragon » de Pierre Daix, Flammarion, 1994.

qu'il avait adopté, j'avais lu « *Le Paysan de Paris* »³ et je savais que sa jeunesse à lui, pendant et après la Première Guerre mondiale, n'avait pas été précisément de tout repos.

Il devait sans doute passer beaucoup de temps avec des gens à mes yeux suprêmement ennuyeux, hideux même, comme la politique et les menaces de guerres et de bombes qu'elle ne cesse de faire planer sur l'humanité. Mais il n'abordait absolument jamais ce sujet avec moi. A vrai dire, les deux seules fois où j'ai songé à un engagement politique, c'est lui qui m'en a dissuadé. En 1967, pendant la Guerre des Six Jours, victime de la propagande sioniste, je lui avais parlé d'aller « défendre » Israël. Il m'avait demandé, étonné : « *Mais pourquoi ?* ». Je lui avais répondu : « *Parce que je suis juif* ». « *Juif, qu'est-ce que ça veut dire ?* » Et j'avais été pris de court. Si cela ne voulait rien dire pour lui, qui avait épousé Elsa, dont le nom de jeune fille était Kagan, qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire pour moi ?

Ma deuxième velléité, en mai 68, avait été de m'inscrire au parti communiste. Et Aragon qui, en ce mois de délire, croyait participer à une vraie révolution et non à un mouvement d'opérette, au point d'aller se faire huer sur les barricades du Quartier Latin, m'avait dit : « *Si j'étais toi, Petit, et si j'avais ton âge, je ne le ferais pas* ».

Quand je parlais, il me disait généralement : « *Amuse-toi bien, Petit* », comme s'il me croyait absolument incapable de faire autre chose que m'amuser dans la vie. Il y a peut-être chez moi une haine du sérieux qui attire une telle façon de me dire au-revoir, parce qu'aujourd'hui encore, ma fille Charlotte, qui a seize ans,

³ J'en avais fait un compte rendu de trois pages dans son propre journal, « *Les Lettres françaises* » lorsqu'il était paru en livre de poche. Il l'avait augmenté de deux notes en bas de page écrites de sa propre main.

quand nous nous quittons, me dit souvent: « *Amuse-toi bien Papa !* »

Le marbre des « Lettres françaises »

En 1967, pour un salaire aussi modeste que celui des piges mais qui les améliorait un peu, je participais à ce que l'on appelait « le marbre ». C'était la relecture hebdomadaire des « *Lettres Françaises* », dans le fracas de linotypes gigantesques qui crachaient les textes en lignes de plomb argenté. Il y avait aussi le bruit que faisaient les typos en frappant à coup de brosses les morasses, ces grandes feuilles de papier humidifié, au format des journaux d'alors, après avoir étalé l'encre noire sur le plomb avec de très larges rouleaux.



Une salle de lynotypes

Voir ce qui n'avait d'abord été qu'une idée vous ayant traversé l'esprit passer ensuite par tout ce processus de sacralisation, me semblait enivrant. Trois classes sociales distinctes ne se mêlaient qu'au bar de l'imprimerie Poissonnière, au cours des très nombreux « Allas » (*A la santé d'Untel*). Chacun des typos présents devait ensuite offrir sa tournée. Puis, encouragé par les

pastis successifs, ils ré-enfourchaient leur sièges haut-perchés, sans tituber. Ils manifestaient la plus belle indifférence au contenu du texte dactylographié qu'ils copiaient, impavides, ne s'interrompant que lorsqu'ils butaient dans la copie sur un mot difficile à comprendre.

Après la publication de mes notes de voyage new yorkaise – une curiosité dans ce journal soutenu par le parti communiste plus de vingt ans avant la fin de la Guerre froide – ils m'avaient baptisé « l'Américain ». Cela m'autorisait à être le seul à ne boire que du Coca Cola. Entre les typos et la classe des journalistes, appelés aussi rédacteurs, il y avait la classe intermédiaire des correcteurs et des réviseurs, souvent prisonniers de leur cage de verre. Au bas de l'échelle, il y avait enfin les machinistes, et parmi eux quelques Africains. A eux incombait le travail fastidieux et salissant de nettoyage de ces mastodontes.

Impossible alors d'imaginer que dix ans plus tard la photocomposition enverrait tout cela à la casse. Les ouvriers typographes d'antan disparaîtraient et seraient remplacés par des clavistes, jeunes femmes parfois élégantes et ne buvant que du Perrier ou de l'Orangina. Les morasses seraient remplacées par des bromures, longs rouleaux de papier photo, et aucun correcteur ne se salirait plus les mains.

Tu devrais épouser une femme riche

En 1967, j'avais vingt-six ans. Un jour, Aragon, patron de rêve, m'avait pris à part en me disant : « *Elsa et moi en avons parlé l'autre jour. Nous sommes du même avis. Tu devrais épouser une femme riche.* » A l'époque, ce conseil si plein d'utilité et de bienveillance était encore envisageable. Mais quarante-six ans plus tard, je ne l'ai toujours pas suivi. Et quand bien même je le

regretterais, je crains bien qu'il soit maintenant trop tard pour le faire.

Mais il me vient l'idée d'un voyage encore possible. Quelques 200 pages de « *La Défense de l'Infini* », ont été sauvées par Nancy elle-même. Elles appartiennent au fonds Nancy Cunard de l'Université du Texas, à Austin. Pierre Daix, dans son « *Aragon* » dit que le personnage principal de cet ouvrage-mythique, ce roman-fantôme, ce livre dinosaure, s'appelle Michel. Et Michel est le prénom d'un demi-frère à moi dont on m'avait longtemps caché l'existence. J'ai toujours été fasciné par tout ce qui dans ma propre vie entrait en résonance avec l'œuvre et les personnages d'Aragon. Ma mère s'appelait Blanche (comme l'héroïne d'un roman d'Aragon, « *Blanche ou l'oubli* ») . Elle m'a un jour donné une photo d'Aragon dans un bureau d'une association France-Italie, où parmi beaucoup d'autres mon père Henri se trouvait avec lui. Il faudrait que j'écrive un jour un poème qui s'appellerait « *Les coïncidences, l'écho ainsi danse* ».

Dômyô, l'ange masculin perché sur mon épaule gauche, celui qui sait tout ce que je fais dans la journée et enregistre toutes mes bonnes actions me dit :

« Alors que tu as déjà tant de livres écrits par Aragon ou sur lui, entassés dans ta bibliothèque, tu voudrais encore faire un voyage fatigant rien que pour lire un livre que son auteur a voulu brûler de son vivant ? Alors que tu n'as même pas lu d'une couverture à l'autre tous les livres écrits par ton propre frère Ilan Halevi pour te sensibiliser à une question que as évité de regarder en face toute ta vie ? »

Mais Dôshô, l'ange féminine perchée sur mon épaule droite, celle qui sait et enregistre tout ce que je fais et pense pendant la nuit – et notamment quand j'écris – me dit :

« Tu sais, il faut parfois aussi dormir un peu la nuit. Et si tu fais ce voyage fatiguant, ce sera peut-être pour constater que ces pages-là, Aragon a eu de bonnes raisons de vouloir les effacer. Elles ne méritent peut-être pas de passer à la postérité. » Tu ferais mieux d'aller voir ton vieil ami Michel Ragon. Il s'appelle Michel, lui aussi. Et le métro Bonne Nouvelle, c'est plus près que le Texas. Tu pourras toujours lui poser quelques questions sur son livre qui vient tout juste de paraître : « Le journal d'un critique d'art désabusé »

D'Aragon à Ragon

Michel Ragon, dont je parlais déjà dans ma toute première anachronique, est le premier écrivain vivant que j'ai jamais rencontré, à l'âge de vingt ans. Jusqu'au moment où je lui ai pour la première fois serré la main, dans l'arrière-boutique de la Galerie Arnaud – 24, rue du Four, à Saint-Germain des Prés, un petit local et sa cave adjacent à la poste de la rue de Rennes, maintenant transformé en boutique de fringues – les écrivains pour moi n'existaient que dans et par les livres. L'école sacralise les écrivains et vous les change en êtres surhumains, jusqu'à ce qu'un jour, vous en rencontriez un. J'ai eu beaucoup de chance parce que cet écrivain-là, Michel Ragon, tout le contraire d'un prétentieux, était d'une simplicité et d'une gentillesse extrême. Il écrivait, en termes tout à fait compréhensibles, sur les vedettes de la galerie Arnaud à une époque où « l'abstraction lyrique », loin d'être reconnue, était encore à défendre : l'Américain John Koenig, l'espagnol Luis Feito, et deux nantais de ses compatriotes, James Guitet et Martin Barré sur qui il écrivit tout au long de leur vie. Jean-Robert Arnaud avait institué le rituel d'un thé fumé, dans l'arrière-boutique où presque chaque jour, à cinq heures, nous nous retrouvions. C'est là que j'ai écouté mes premiers cours ou plutôt discours sur l'art, tenus par des artistes bien vivants et pas encore entrés dans les musées. Ils avaient souvent une vision

stimulante, partielle et engagée, sur des chefs-d'œuvre du passé qui sans eux seraient restés pour moi à jamais figés.

Des années plus tard, à l'époque où je travaillais aux « Lettres Françaises », au 5 de la rue du Fb Poissonnière, dans le neuvième arrondissement de Paris, Ragon vivait au 4 de la même rue. Pour aller d'Aragon à Ragon, je n'avais qu'à traverser et changer de trottoir. Il paraît qu'Aragon avait fait un jour une plaisanterie sur cet écrivain qui l'avait privé de son A. Mais si cet A était privatif de quelque-chose, c'était de cette simplicité dont Ragon faisait preuve en toutes circonstances, et dont Aragon, vérifiant son image dans tous les miroirs, était totalement dépourvu.

Mais ne voilà-t-il pas qu'en septembre 2013, autrement dit, il y a quelques jours, vient de paraître de Michel Ragon le « *Journal d'un critique d'art désabusé* » ! 195 pages dont les cinq dernières sont occupées par une liste abrégée des ouvrages « *du même auteur* » romans, essais, critique et histoire de l'art, urbanisme et architecture ! Le journal commence le 3 janvier 2009 par l'annonce de la grande rétrospective Soulages au Centre Pompidou et se termine le 15 novembre 2011 par ces lignes « *Je me souviens d'un dîner chez les Poliakoff, où j'étais invité pour parler en famille de Serge. Et avec quelle ferveur on écoutait mes souvenirs !* »

Une ferveur sans doute comparable à la mienne quand je dévore les pages de ce journal où je retrouve tant de noms, pour moi aussi, chargés de souvenirs ! Paul Fachetti, par exemple, mort en novembre 2010 à l'âge de 99 ans. Il fut d'abord un grand photographe – je connais une très belle photo qu'il fit d'André Breton sous un objet africain – avant de devenir un grand marchand de tableau. Le hasard qui n'existe pas me l'avait fait rencontrer tant de fois, dans sa galerie de la rue du Bac d'abord,

mais bien des années plus tard , à la FIAC – et même dans le métro, que j’ai décidé un beau jour d’aller lui offrir chez lui, (sur les Champs Elysées ?), le beau livre sur le peintre et graveur Shoïchi Hasegawa édité par *Visions Nouvelles*.

Quelques trouvailles glanées au fil des pages

De la célébration d’Andy Warhol au Grand Palais, Ragon retient cette citation : « *Dans un monde mécanisé, l’artiste devient une machine : c’est ce que je veux être, une machine* ». Et il ne s’agit pas d’une simple provocation du pape du Pop : entre 1962 et 1964, Warhol a créé plus de deux mille tableaux. Ragon commente « *Picasso, si fécond, est enfoncé.* »

Dina Vierny, qui servit de modèle à Maillol avant de créer à Paris le musée Maillol, s’est reconnue dans Flora, l’héroïne du roman de Ragon « *La Mémoire des vaincus* » et il est le premier à s’en étonner.

En 2009, Ragon se réjouit, comme je l’avais fait, dans art press, de voir l’œuvre entière de De Chirico et non plus seulement la période surréaliste, présentée au musée d’art moderne de la ville de Paris.

Au passage, une chaleureuse évocation de Calder « *J’ai dansé avec Calder, deux ours se piétinant les orteils* ».

Le charriot renversé ...

Mais il y a évidemment les signaux alarmants que sont les disparitions successives de vos amis les plus chers. Un proverbe japonais dit : « *Le chariot renversé sur la route est un avertissement pour celui qui suit.* » Zao Wou Ki, atteint de la maladie d’Alzheimer, ne parle plus à Ragon qu’en chinois, comme le docteur Yamazaki avec qui j’avais travaillé pendant vingt ans, à la fin de sa vie, ne me parlait plus qu’en japonais !

La difficulté de plus en plus grande à tenir sur vos jambes et à marcher, rend naturellement improbable votre présence aux funérailles de vos amis, au Père Lachaise dans le froid et sous la pluie ...

Et il est attristant de lire, si vous les avez bien connus :
« Toute l'équipe de la Galerie Arnaud est disparue. Jean-Robert Arnaud lui-même, mort au Portugal, et dans quel état ! John Koenig, retourné mourir à Seattle, Martin Barré, Pierre Fichet, Downing, Feito survit en Espagne et James Guitet s'éteint lentement et douloureusement en Provence ».

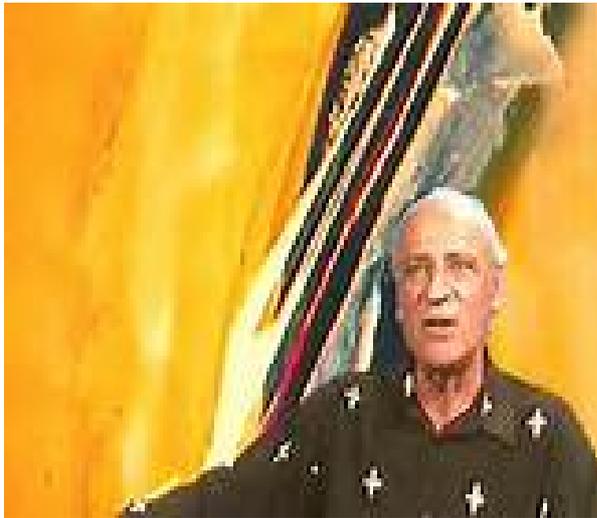
Cela n'attristera sans doute pas particulièrement ceux qui ne lisent là que des noms inconnus, mais cela n'aura pas non plus pour eux le moindre intérêt. Il faudrait beaucoup d'art pour dire en quelques mots qui étaient ces peintres que furent Joe Downing ou Pierre Fichet. Il faudrait avoir recours à la technolo-magie moderne et taper ces noms dans *google* pour ressusciter quelques fragments de ce qu'ils ont accompli. Qui en aura le temps, la patience ou l'envie ?



John Koenig (1924-2008)



Martin Barré, à côté d'une toile de grand format qui m'a longtemps appartenu



Pierre Fichet



Joe Downing

Voyages autour de sa chambre

Quand son état de santé ne permet plus à Michel Ragon de se rendre aux vernissages des expositions auxquelles il est invité, il en contemple les cartons. Certains critiques d'art moins honnêtes n'ont peut-être jamais fait plus, n'allant même pas voir ce sur quoi ils écrivent. (Cela n'est pas moins rare que d'entendre des gens parler de livres qu'ils n'ont pas lu). N'avoir qu'une invitation à se

mettre sous les yeux, c'est aussi une expérience que peuvent comprendre des personnes qui, bien que dotées de bonnes jambes, doivent quand même gagner des sous, travailler, s'occuper des enfants, des parents, et parfois tout cela en même temps. Michel Ragon, lui, a dans sa vie, vu tant de peinture, visité tant d'ateliers, de galeries et de musées que ce qu'il trouve à dire à la vue d'un simple carton d'invitation reste très intéressant.

Et son journal d'un critique d'art, même lorsqu'il fait moins appel à la marche à pied, procure encore à son lecteur de nombreuses découvertes. Qui se souvient encore de ces deux peintres de grand talent que furent Léon Zack et Philippe Hosiasson ? Ils méritent le détour.



En 2010, Michel Ragon reprend la lecture de trois livres qui furent ses guides dans la critique d'art : *L'Histoire de l'art*, d'Elie Faure, *La vie des formes* de Focillon et ce livre visionnaire, *Les Voix du Silence* d'André Malraux, « ...peut-être un des grands romans de Malraux, l'un des plus réussis ... comme Henri Matisse

roman est une des œuvres littéraires majeures d'Aragon . Mais lui avait osé mettre roman sur la couverture. »

Ou bien encore il relit « *L'Œuvre* », le roman de Zola qui le fâcha avec Cézanne qui crut voir en Lantier le peintre raté, personnage central du livre, une caricature de lui-même. J'ai toujours pensé que la relation de Michel Ragon avec James Guitet avait toujours été un peu semblable à celle de Zola avec Cézanne, à l'exception de la rupture finale. Guitet était « monté » à Paris en même temps que lui et Martin Barré, autre peintre nantais. C'est son désir de rester ami avec ces deux peintres devenus rivaux qui faillit pour un temps le fâcher avec tous les deux. Comme quand un couple se sépare, chacun voulait qu'il prenne parti. Mais Martin Barré dont la démarche suprématisante ne souffrait aucune compromission, disparut en 1993.



James Guitet (1925-2010)

En juin 2010, Ragon retrouva Guitet pour une rétrospective de ce vieil ami dont il décrit la « *peinture discrète, comme l'est l'artiste. Sans tapage et sans gesticulation et qui procède d'un goût du silence et du retirement.* » Mais le 16 décembre 2010, il enregistre dans son journal, « *James Guitet vient de mourir.* ».

Textes sans sépulture

Le livre comporte aussi plusieurs textes, pour une raison ou pour une autre, jamais parus ailleurs, ou des notes « *récupérées dans le fatras des archives que je déchire et jette* ». Par exemple : un poème à la Prévert sur le dessinateur humoristique Desclozeaux. Ou encore sept très belles pages sur la chapelle de Ronchamp, où Michel s'est marié avec Françoise, trois ans après la mort de Le Corbusier, c'est-à-dire en 1968. De cette chapelle il dit qu' « *elle n'est pas indigne de la grande tradition des architectures d'églises construites dans la foi d'un monde de paix et de charité.* » Il y a aussi, en vingt pages magnifiques un portrait étonnant et chaleureux de Nicolas Schöeffer qu'il appelle « *le Douanier Rousseau de l'art technologique* ». Et encore de très beaux portraits de Yves Klein et d'Arman, qui montrent sa complicité jamais démentie avec son collègue et compère, le grand théoricien du Nouveau-Réalisme, Pierre Restany.

Un critique d'art désabusé ?

Lorsque Michel Ragon, devant mon insistance, a sorti de ses tiroirs le manuscrit de ce Journal d'un critique d'art, qu'il regardait avec autant de détachement que si c'était un autre qui l'avait écrit, je l'ai vivement encouragé à le donner à son éditeur. Et surtout à ne pas faire de « *Ils se croyaient illustres et immortels* » son dernier livre. En voyant l'adjectif *désabusé* dans le titre qu'il a fini par lui donner, je me suis d'abord indigné : « *Comment être désabusé quand la plupart des artistes que tu as défendu ont fini richissimes et dans les musées ?* »

Mais après avoir lu, j'ai mieux compris. Désabusé oui, Michel Ragon a peut-être quelques raisons de l'être en constatant à quel point les critères de l'art ont changé, à quel point l'art moderne a basculé dans la spéculation financière.

« Les marchands sont-ils les nouveaux traders ? titre le Monde Le 15 septembre 2008, le jour de la faillite de Lehman Brothers, Damian Hirst récoltait dans sa vente 89 millions d'euros. »

Ragon fait une très juste analyse de cet oxymore qu'il appelle « l'art d'avant-garde institutionnalisé ». Il n'est pas avare non plus en réflexions paradoxales et pessimistes du genre : « Ce n'est pas parce que le communisme s'est effondré que le capitalisme est une meilleure solution ». Ou « Ce n'est pas parce que l'abstraction est passée de mode que la figuration a encore quelque chose à dire ». Impossible de paraphraser jusqu'au bout ce livre sous peine d'en émousser tout l'intérêt. On y trouve quand même quelques formules irremplaçables :

« Y a-t-il une crise, une fois de plus, dans le marché de l'art ? Disons que si les souteneurs tendent à disparaître, les putains restent. »

Ou encore :

« Les deux milliardaires français François Pinault et Bernard Arnault comptent sur leurs fondations ouvertes aux artistes les plus médiatisés pour passer du rang de boutiquiers à celui de princes de la Renaissance. »

J'aimerais retrouver, pour en parler avec Michel, un texte de Marcel Duchamp disant que la gloire d'un artiste ne peut pas durer plus de trente ans. Et que si ses œuvres survivent au-delà, c'est le fruit de spéculations intellectuelles ou financières sans rapport avec les intentions de celui ou celle qui les a créées. C'est peut-être une vérité pour certains arts plastiques. Mais ne vaut en réalité ni pour l'art des Etrusques ni pour Rembrandt. Duchamp a su ironiser mieux que personne sur l'art du XX^e siècle. Ne fit-il pas graver sur la tombe familiale à Rouen cet aphorisme

imparable :« *Et d'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent* » ?

Il y a peut-être dans l'art et dans l'écriture un espoir insensé, celui de survivre éternellement. Mais il est temps que cette anachronique descende des hauteurs de ces généralités et zoome enfin sur des événements récents.

A l'Orangerie du Sénat, jardin du Luxembourg



De g. à d. : Mylène Vignon, Ibrahim Jalal, Hélène Jacqz, Michio Takahashi, Marc Albert-Levin. Photo Woytek Konarzewski.

Aurai-je le pouvoir d'éclairer les perspectives sombres de Michel Ragon en lui présentant un groupe de trois peintres dont j'ai préfacé l'exposition à l'Orangerie du Sénat, et dont Mylène Vignon a parlé dans son éditorial d'automne ? C'est un peintre syrien, Ibrahim Jalal, qui les a réunis pour la première fois en les

faisant inviter en Syrie en 2008, avant que ce pays ne devienne le théâtre de l'insupportable : il s'agit, en plus de Jalal d'Hélène Jacqz et Michio Takahashi. Tous trois résident en France et ne déméritent pas de cette tradition de cosmopolitisme et d'enrichissement culturel qui a toujours été la caractéristique de « l'Ecole de Paris ». Tous trois ont en commun ce langage de la peinture abstraite, dans lequel ils ne se lassent pas de rechercher leur propre voie, leur propre voix. C'est ce qu'Hélène Jacqz appelle, en référence à la Route de la Soie, « La route de Soi ». La route de la Soie partait de Chine pour aboutir à Antioche, en Syrie. Et par elle ne voyageaient pas seulement les soieries précieuses dont seuls alors les Chinois avaient le secret. C'est par cette voie que l'Europe est entrée en contact avec la culture et la philosophie orientales.

La route de soi, elle, n'est pas géographiquement localisable. C'est le chemin qu'avec des formes et des couleurs, des mots écrits ou des sons, peintres, écrivains et musiciens s'efforcent avec acharnement de découvrir et de partager. Y aurait-il un lien mystérieux qui rattache notre petite individualité au grand univers ? Ah ! Le trouver, l'écrire, le peindre, l'interpréter et vibrer à l'unisson ! Aucune mode ne semble capable de distraire certains artistes de cette obsession qui traverse les civilisations.

Jalal, Jacqz et Takahashi ont donné à leur groupe le nom de « Caravane » et leur trio a été approuvé par Jack Lang, Président de l'Institut du monde arabe. Leurs toiles de grands formats ont été visibles à l'Orangerie du 28 août au 8 septembre 2013. Ils ont publié à cette occasion un texte disant qu'ils dédiaient leur exposition à leurs amis peintres syriens et faisaient le vœu de les retrouver dans une Syrie libre de toute guerre.

« La Cité Rose » d'Ibrahim Sorel Keita



A La Lucarne des Ecrivains. Photos Woytek Konarzewski

Le samedi 21 septembre 2013, Mylène Vignon a lu deux poèmes d'Ibrahim Sorel Keita « *Chien sans laisse* » et « *Culturellement vôtre* », extraits du livre « *Au Cœur de la Cité Rose* » publié aux éditions Unicité. Son livre révèle la vie intense

d'une cité bien différente des clichés qui courent sur les banlieues. Sorel Keita l'a découverte en rencontrant un vieil artiste africain qui lui a servi de guide et lui a révélé tant de liens chaleureux qu'il a décidé lui-même d'aller vivre dans cette cité.

Les poèmes de Sorel Keita accompagnent la voix de certains habitants qu'il a écoutée et recueillie avec attention et respect. Quelques unes et quelques uns sont venus ce soir-là à La Lucarne présenter le livre avec lui, autour de l'éditeur et de Julien Abraham, le réalisateur d'un film sorti en 2013, intitulé lui aussi « *La Cité Rose* ».

Guerre à la guerre !

Les poèmes de Maram al-Masri

Sous ce titre de « *Guerre à la guerre* », en 1982, « *Le Courrier de l'Unesco* » avait publié un numéro dont la couverture avait été dessinée par le grand peintre Roberto Matta. On comprenait sans peine que cette guerre-là est celle que l'on mène sans autre arme que les mots, parce que l'on n'a jamais pu éteindre la guerre en lui répondant par une guerre supplémentaire. Dans le numéro de cette revue figuraient des poèmes d'Allen Ginsberg, Thiago de Mello, Jane Cortez et Andrei Voznessenki, pour ne citer que ceux dont je me souviens. L'étonnant est que l'on peut désormais, lire tout cela en ligne ! J'étais allé entendre Ginsberg et Voznessenki à la Maison des Arts de Créteil et je n'ai jamais oublié ce poète russe qui disait préférer la vision d'une merde de chien à celle d'un obus. Trente ans depuis ont passé. Aucun de ces poètes n'est plus du monde des vivants et leurs chants, si beaux et si convaincants qu'ils aient pu être, n'ont toujours pas réussi à faire abolir à jamais la fabrication, la vente et l'usage des chars.

Cette douloureuse évidence frappe Maram al-Masri en plein cœur. Ses poèmes, publiés sous le titre « *Elle va nue la liberté* » aux éditions Bruno Doucey en mai 2013, auraient pleinement trouvé leur place dans « *Guerre à la Guerre* ». Les 45 poèmes que contient son livre sont eux aussi dédiés à la Syrie et à travers elle, à un désir universel de paix. La simplicité des mots et la sincérité des sentiments qu'expriment ces poèmes ont profondément touché ceux qui les entendaient.



Au centre, Maram al-Masri, lisant en arabe, entre Souleima Larabi lisant en français, et Sarah Masyel, jouant de la guitare. A droite, Bruno Doucey. Photo M.A.-L.

Ecoutez plutôt :

*Nous les exilés
qui vivons à coup calmants
Notre patrie est devenue Facebook
cela nous ouvre le ciel*

*fermé devant nos visages
aux frontières.
Nous les exilés
nous dormons en serrant contre nous
notre téléphone mobile.
Sous les lumières
des écrans de nos ordinateurs
nous nous assoupissons pleins de tristesse
et nous réveillons pleins d'espoir.*

*Nous les exilés
rodons autour de nos maisons lointaines
comme les amoureuses rodent autour des prisons,
espérant apercevoir l'ombre
de leurs amants*

*Nous les exilés, nous sommes malades
d'une maladie incurable*

*aimer une patrie
mise à mort.*

La voix de Maram, lisant les mots en arabe, était douce. Et celle de Souleima, les lisant avec émotion en français, aussi. Mais l'atmosphère, emplie de ces mots simples et justes, s'est soudain alourdie d'une tristesse non feinte. Les phrases qui suivent décrivent une réalité qui ressemble malheureusement à un rêve :

*Dans mon pays
colorié
de montagnes et de vallées,
de plaine et de forêts
il y a la mer et les rivières,*

*il ya des mosquées et des églises,
des synagogues et des bars,
il y a des sunnites et des alaouites,
des druzes et des ismaélites,
des chiites et des laïcs.
Il y a des couleurs et des nuances
Dans une même patrie.*

La précision de certains des poèmes, parfois insoutenable, est due au fait que Maram les a écrits en regardant certaines photos sur le net.

*La présentatrice trop maquillée
demande à l'enfant accroupi :
Qui est cette femme allongée dans son sang
près de toi ?
L'enfant répond :
Ma mère .*

*La présentatrice de la télévision regarde la caméra
en souriant
– Qui est cet homme allongé près de toi
dans son sang ?
L'enfant répond :
Mon père.*

*La présentatrice de la télévision d'Etat, fière d'elle :
– Et ce bébé ?
– Elle s'appelle Houriah (Liberté)
Elle est née hier.*

Tout à la fin de ce petit volume, il y a la « Lettre d'une mère arabe à son fils. En voici les trois dernières strophes :

*Mon fils, sois la goutte d'eau
unie aux autres gouttes
qui formeront la vague
nettoieront la côte du monde
et adouciront le rocher pointu*

*Mon fils, sois le souffle qui s'unira à l'air
pour que la tempête arrache
les racines de l'injustice.
Sois l'étincelle
de lumière.
Que le soleil de la liberté illumine ton pays.*

*Ta vie m'est chère
comme celle des enfants de toutes les mères.
Je te dédie, mon fils,
à la liberté.*

Je ne peux pas quitter ce livre sans citer :

*J'admets que je suis triste
et je ne veux d'autre consolation
que l'arrêt des tueries*

ni surtout le poème qui dit :

*Je veux préparer un monde
où il n'y aura plus d'armes
ni de guerres
un monde où une mère
aimera le fils d'une autre mère*

*comme son propre fils
un monde qui ne fera pas de différences
entre les hommes
un monde nouveau
où ne compteront plus la gloire
ni les défaites.
Je veux préparer un monde
qui ne croira plus à l'arche de Noé.
Je veux préparer un monde
où aucun être humain
ne sera sans maison
ou nul ne mourra
de froid ni de faim.
Je veux préparer un monde
où moi deviendra nous
et nous sera moi.
Je veux préparer un monde
naïf
et sincère
comme ce poème.*

Il faudrait traduire ce poème, le mettre en musique et le chanter dans toutes les langues jusqu'à ce que ce beau désir, celui de tant de mères de par le monde, devienne une réalité.